

et patriote Mme. Chase, qui, par les renseignemens qu'elle a transmis à l'escadre sur la ville de Tampico, a mis, au péril de sa vie, entre les mains des Etats-Unis, cette clef du Mexique, dont la prise aurait, sans elle, coûté beaucoup de sang et d'argent.

Dernières nouvelles de l'armée.—Des lettres, allant jusqu'au 7 de janvier ont été reçues de Victoria à Washington ; elles confirment les nouvelles que nous avons reproduites dans notre dernier numéro. Le brigadier-général Quitman est entré le 29 décembre dans la ville de Victoria ; les 1,500 Mexicains qui la défendaient se sont retirés à son approche pour se rejeter, pense-t-on, sur Jaumate, dans la direction de Tula. Dix hommes ont été faits prisonniers lors de la renaissance du capitaine May.

Il a été reçu, également, une lettre de Tampico confirmant la présence des généraux Taylor, Patterson, Pillow et Quitman à Victoria, avec 6,000 hommes, et la concentration de troupes considérables à Tula (cette lettre les portes à 5,000 hommes), sous le commandement des généraux mexicains Valencia, Urrea, Fernandez, Romero, Labarre et Montegro.

Le steamship des Etats-Unis *Edith* est arrivé, le 25, à la Nouvelle-Orléans, venant de Brazos-Santiago : il a donné des nouvelles de Saltillo jusqu'au 3 janv. mais ces nouvelles sont sans grand intérêt.

AUTRICHE.

—Le grand-duc Michel de Russie, qui vient de perdre sa fille, a suivi à pied, le convoi funèbre dans les rues de Vienne.

ÉTATS-UNIS.

La perte du Somers.—M. King de la Georgie a soumis à la Chambre des Représentans une proposition tendant à ce qu'il soit donné des médailles d'or et d'argent aux officiers et aux hommes des bâtimens de guerre français, espagnols et anglais qui ont si généreusement porté secours aux naufragés du *Somers*. Cette proposition a été accueillie.

—On lit dans le "Franco Américain" du 1er février les faits suivans :

Le Washington.—Le premier steamer transatlantique américain a été lancé, hier, au milieu d'un concours immense de spectateurs, et avec le plus grand succès. Ce magnifique bâtiment, devant faire service de New-York à Brême, en touchant alternativement à Cowes, à Southampton et au Havre, est de 1,750 tonneaux, mesure de douanes, et de 3,350 tonneaux, mesure de charpentier. Il aura deux machines de la force de 1,000 chevaux chacune, la longueur de sa quille est de 220 pieds, et sa plus grande longueur de 260 pieds. Il a quatre ponts et il portera trois mâts.

Acquittement de Tirrell.—On se rappelle que cet individu, accusé d'avoir assassiné sa maîtresse à Boston et d'avoir mis le feu à la maison qu'il occupait avec elle pour cacher son crime, a été acquitté sur le premier de ces deux chefs d'accusation, malgré les preuves évidentes de son crime. Il vient également d'être acquitté sur le second. Sa défense a consisté à dire qu'il avait agi sous l'influence du somnambulisme. Le *Transcript* de Boston annonce qu'il doit subir un troisième procès pour adultère. A quoi bon ?

VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.

SUITE.

Les deux jours suivans, 18 et 19 décembre, nous fîmes route en palanquin. Depuis cette époque, Dieu merci, mon voyage a été heureux et tranquille. Ce n'est pas qu'il me soit encore arrivé plusieurs histoires fort peu amusantes, sur le moment, comme la suite vous l'apprendra. Mais elles n'eu-ent plus le caractère inquiétant des premières ; et d'ailleurs, je vais bientôt rencontrer des chrétiens, dans les maisons desquels fleuriront de nouveau pour moi le bonheur et la paix.

Depuis le jour où je mis le pied dans un palanquin, je commençai à devenir sourd, c'est-à-dire que l'on m'imposa ce facile rôle, et qu'on me fit partout cette commode réputation. Elle me dispensait, en effet, de parler et de répondre quand on m'interrogeait. Aussitôt que vous arrivez dans un hôtel chinois, l'aubergiste se présente. Il faut lui parler ; il vous interroge, il vous raconte cent et cent histoires ; il vous accable de politesses à sa façon. Mais d'un seul mot on arrêteait mon homme : le maître est sourd, disait mon Fan ; et aussitôt je faisais moi-même un signe pour le prier de n'avoir pas pour mauvais que je gardasse le silence. Ceci m'est arrivé plus de cinquante fois, et toujours la ruse nous a bien réussi. C'est en faisant route ces deux jours, 18 et 19 décembre, que je commençai à voir véritablement le peuple chinois ; jusque-là, je n'avais eu que de mauvaises affaires à débrouiller avec les satellites, ou j'avais été couché dans le fond d'une barque. J'étais très fatigué de ces deux choses-là. Quelle multitude de personnes je rencontrai sur mon chemin ! La vie me devint plus agréable. Ce qui me frappa plus avantageusement, c'est le nombre prodigieux de grands et beaux jeunes gens que je rencontrai, chargés aussi de divers fardeaux, mais surtout de riz. Comme ils paraissaient robustes et bien portants ! Oh que je tremblai, que je gémissis de fois en songeant à ces terribles jugemens de Dieu qui depuis tant de siècles cachent l'admirable flambeau de l'Évangile à la plus nombreuse et peut-être à la plus intéressante nation de la terre ! Que je redoutais aussi pour nous tous, anciens

peuples chrétiens, ces mêmes jugemens de Dieu ; pour nous, qui avons abusé de tant de grâces, et qui avons fatigué la patience du Ciel par la longue chaîne de nos iniquités !

Le 19 décembre, sur les trois heures, nous entrâmes dans une ville qui me parut extrêmement peuplée, mais, à vrai dire, tout aussi bien de cochons que d'hommes. Ces vils animaux se promenaient dans le Bazar comme s'ils eussent été de gros commerçans. Les Chinois leur font beaucoup d'honneur et les laissent circuler aussi librement que les chiens à leurs. Le même soir, je montai de nouveau dans une petite barque, la plus commode et la plus propre que j'aie jamais vue. Je dis la plus propre, car en général elles sont d'une propreté très-remarquable, et cirées comme les parquets en Europe. Quand on se présente pour y entrer, le batelier exige que vous quittiez à l'instant même vos souliers, sales ou non. Cette petite barque était conduite par trois jeunes gens, qui, certes, n'entendaient pas malice à la chose ; ils me croyaient tout bonnement un marchand du Sutchuen. Nous descendons le fleuve tout le jour du vendredi ; après une petite station, le samedi, nous reprenons notre marche, nous passons trois douanes dans une nuit, et le dimanche, sur les deux heures, nous sortons de la barque, Fan et moi, nous commençons à cheminer pour éviter une quatrième douane de difficile accès et de mauvaise humeur. Le tems était froid, la route très-glisante ; mais en approchant de la ville on nous allions, la voie devint plus sèche, le pays plus beau ; le soleil même daigna se montrer. Nous marchions avec courage et gaieté, sachant que nous logerions le soir dans un village tout chrétien. La grande fête de Noël était proche : quel bonheur pour nous de passer Noël avec ces bons chrétiens chinois ! Quelle joie ! après un voyage si agité, si dangereux, si pénible ! Vous avez hâte, n'est-ce pas, de me voir chez les chrétiens ? Mais patience ! patience ! il faut encore franchir deux aventures. Nous n'étions plus qu'à deux lieues environ de la ville. Fan me suivait. J'aperçois devant moi un homme d'une taille très-élevée, mais d'une maigreur affreuse ; il paraissait avoir cinquante-cinq ans ; il était fort mal habillé. Je me dis : Oh ! celui-là, je n'ai rien à craindre ! Nous le devançons. Il accoste alors mon courrier et lui dit : Mais quel est donc l'homme que vous conduisez ? Il a l'air d'un Anglais. Fan répondit sans doute que je n'étais pas Anglais, et le curieux voulut bien disparaître. Qui se serait douté que ce bedard chinois connaît si bien son monde ? Cela me rappela qu'il ne faut juger personne à la mine, et qu'il est tel rustre qui en vendrait à des pairs de France. Enfin, nous traversons une fort large rivière, et nous voilà par le beau milieu de la ville immense de Hienchoufou. J'avais sur le dos une belle peau de mouton blanc, qui m'attirait beaucoup plus de regards que je n'en aurais voulu ; un mandarin même me lorgna longtems du haut de son palanquin. Après avoir traversé des rues énormément longues, où se cultuait une vraie fourmilière de Chinois, nous débouchons sur une petite place plus fréquentée vingt fois que le Pont-Neuf à Paris. Voici qu'un grand et beau jeune homme, de 25 ans à peine, s'approche de mon courrier et lui dit : Etes-vous chrétien ? Fan le regarde, et lui voyant une assez bonne figure, ose lui répondre : Oui, je suis chrétien. Le jeune homme ajouta : N'est-ce pas un Père européen que vous conduisez ? Je crois reconnaître que ce n'est pas un Chinois. — Oui, oui dit Fan. — Savez-vous bien le chemin, repartit le jeune homme ? — Mais pas trop, répondit mon courrier. Alors le digne garçon, dont la conversation m'avait beaucoup inquiété, parce que je ne la comprenais pas, passe devant moi, me fait signe de le suivre avec un air de bonté qui me plut beaucoup, et Fan me dit tout bas : Suivez-le. Et voilà ce nouvel ange qui me conduit par de petites ruelles où je ne courrais plus de danger, jusqu'au village chrétien. A mesure que nous approchions, j'entendis chuchoter plusieurs personnes et je reconnus que c'était des chrétiens, s'avertissant les uns les autres. Tout le village, dans un clin d'œil, se trouva sur pied. Le bon jeune homme à qui je devais tant me précédait, fier et glorieux. Quel n'est pas mon bonheur, en même tems que ma surprise, de voir venir à moi, le premier, un prêtre chinois, me comblant de mille politesses. Nous allons directement à la petite et pauvre chapelle : les chrétiens récitent quelques prières ; moi je remercie Dieu du fond de mon âme, et nous rentrons dans la chambre du bon P. chinois, où je vous prie de me laisser reposer avant que je reprenne le fil de ma longue histoire, dont la première partie se termine là. J'ai ensuite mon pied gauche à soigner, il est tout en sang. Et puis, permettez-moi de savourer en paix, en silence, la douce et pure joie que je goûte en ce lieu. Couchons-nous ; demain nous continuerons.

Vous vous rappelez, mes chers parens, que j'étais près de Hienchoufou, dans un village chrétien, chez un bon confrère chinois,